L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 4 AVRIL 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 4 AVRIL 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Sprar & Escoffier, au No 547 (ancien numéro) rue de Chartres—10 mulets, 1 cheval, 4 camions.

Par Curtis & Baumgarden, au No 21 rue du Camp—Articles de tailleurs.

Par le Shérif, à la Bourse des Encanteurs—Plusieurs terrains et bâtisses situés dans le Quatrième District de cette ville.

La question d'Egypte et la question d'Extrême-Orient.

Les journaux ainsi que l'opinion publique, des deux côtés de l'Atlantique, se préoccupent très sérieusement, trop sérieusement même, suivant nous et bien d'autres comme nous, du différend qui vient d'éclater entre l'Angleterre et la France, à propos d'une expédition de quelques exploateurs français au fond de l'Afrique, vers la région des Lacs où le Nil prend sa source.

Il n'y a certainement pas là matière à une prise d'armes, et l'on peut prédire à coup sûr que les choses s'arrangeront à l'amiable. Il y a une justice à rendre aux Anglais, c'est qu'ils ne poursuivent jamais deux lièvres à la fois. Quand ils s'attèlent à une besogne qui leur semble digne d'attirer toutes leurs attentions, de concentrer toutes leurs énergies, tous leurs efforts, ils laissent, invariablement et sans hésiter, les autres de côté, sauf à y revenir plus tard, quand l'occasion favorable s'en présentera. C'est même cette politique qui consiste à ne faire qu'une chose à la fois, qui leur a le plus réussi et a fait toute leur grandeur, toute leur puissance.

Or, par le temps qui court, où les choses vont si vite, la situation générale, surtout dans l'ancien monde, change tous les dix ou quinze ans, et toutes les activités sont obligées de changer de direction et de but.

Il y a dix-sept ans, quand, à la suite de la guerre Franco-Russe, la Grande-Bretagne s'emparait subrepticement de l'île de Chypre—incident qui, alors, a fait tant de bruit et a passé même à Londres pour le chef d'œuvre de la politique de lord Beaconsfield, qui eut dit que cette conquête serait regardée aujourd'hui comme une source d'embarras, de dépenses onéreuses et sans aucun profit ? C'est cependant ce qui vient d'être déclaré hautement dans le parlement anglais, non pas par quelques membres isolés et excentriques de la Chambre des Communes, mais par les ministres eux-mêmes.

Quelle est la raison de ce changement étrange d'opinion et de langage ? C'est que la question de la Méditerranée est reléguée au troisième ou au quatrième plan; c'est qu'un nouvel horizon s'est ouvert devant les hommes d'Etat de l'Europe; c'est enfin que tous les regards sont tournés vers l'extrême Orient.

La question d'Egypte elle-même est passée du premier au second rang. Les regards visent bien au-delà. L'Angleterre s'inquiète moins de la possession de Suez et des sources du Nil que des transformations qui se préparent au fond de l'Asie.

De quelque façon que tournent les négociations entre la Chine et le Japon, la guerre ne peut continuer. Les deux belligérants ont un égal besoin de la paix. Ils la feront certainement; mais au profit de qui ? D'eux-mêmes ou des étrangers ?

Pense-t-on que le Mikado ne soit pas gêné, dans ses visées sur le golfe de Pet-chi-li et la Mantchourie, par la Russie qui veut descendre vers le sud, tandis que lui veut monter vers le nord ?

Pense-t-on que la Chine, qui se trouve bloquée entre deux grandes puissances européennes, l'Empire des Indes au midi, l'Empire Russe au nord, n'éprouve pas le besoin de se débarrasser de ces deux voisins plus qu'incommodes ? Au fond, n'y a-t-il pas identité d'intérêt entr'elle et le Japon. Ces deux empires, essentiellement asiatiques, ne sont-ils pas au fond de la même race ? Ne professent-ils pas à peu près la même religion ? La Russie et l'Angleterre, essentiellement européennes et chrétiennes elles-mêmes, ne sont-elles pas pour les deux un ennemi commun ? Et n'y a-t-il pas, pour eux, l'occasion d'une forte alliance, en vue de débarrasser l'Asie de ces étrangers ?

En vérité, la guerre actuelle vient d'ouvrir des horizons bien sombres. Bien habile celui qui pourrait prédire l'avenir de cette vaste partie du monde, presqu'aussi peuplée à elle seule que le reste du globe.

LES DUCHESSES D'AOSTE.

Le duc d'Aoste, à sa naissance, avait reçu le nom de duc des Pouilles.

Pour rallier à la dynastie de Savoie les populations de l'ancien royaume des Deux-Siciles, Victor Emmanuel avait décidé que non seulement le prince de Naples, héritier de la couronne, mais encore les fils du prince Amédée porteraient des noms de villes ou de provinces du midi de la Péninsule. A la mort de son père, le jeune duc des Pouilles obtint du roi Humbert l'autorisation d'abandonner ce nom et de prendre le titre piémontais de duc d'Aoste que le prince Amédée avait porté de son vivant.

L'aîné des neveux du roi d'Italie ne se doutait pas, en sollicitant cette faveur, que son titre donnerait lieu un jour à l'une des plus piquantes coïncidences de l'histoire contemporaine. Les projets de mariage qui ont amené le jeune prince à Chantilly devant bientôt se réaliser, la fille du Prince Napoléon et la fille du Comte de Paris porteront toutes les deux le même titre. Il y aura une duchesse douairière d'Aoste, née Bonaparte, et une duchesse d'Aoste, née d'Orléans.

Les élections de Chicago.

Encore un échec pour le parti Démocrate, et celui-la assez grave; car il s'agit d'une des plus grandes villes des Etats-Unis qui passe à l'ennemi, maire en tête. Chicago vient, en effet, d'avoir des élections municipales et elles ont été foncièrement républicaines. Les retours ne sont pas encore tout-à-fait complets, à l'heure où nous écrivons ces lignes; mais le résultat n'est plus douteux. Or l'Illinois a toujours, en dehors de Chicago, été républicain. C'est même grâce à cette ville que M. Cleveland a pu, à sa dernière élection, enlever l'Etat. Il n'en peut plus être de même à présent. L'Illinois est perdu pour le parti. Si encore il n'y avait que Chicago qui eut fait défection, mais New York et Brooklyn l'ont précédée dans cette malheureuse voie, et comme, de ce côté aussi, l'Etat compte une majorité républicaine, voilà les deux plus grands Etats de l'Union sortis du giron de la démocratie.

Franchement, la perspective n'est pas belle et les républicains semblent avoir pour les élections de 1896, les meilleurs atouts en main.

Ce qu'il y a de plus triste en cette affaire, c'est que les démocrates méritent un peu toutes les mésaventures qui leur arrivent; ils se les sont attirées par leurs maladresses et leur indiscipline. Il semble qu'ils aient pris un malin plaisir à froisser les sentiments de la majorité du pays par leurs exagérations libre-échangistes, à démontrer par leurs querelles incessantes que la division régnait dans leur sein et qu'il leur était impossible de s'entendre. Il ne faut pas s'étonner de voir le gros des populations leur tourner le dos et tendre la main aux républicains. Leur est-il possible de se relever de toutes ces défaites ? Le veulent-ils seulement ? Le peuvent-ils ? Et en supposant qu'ils le veuillent et le puissent, leur en reste-t-il le temps ?

Les constructions de chemins de fer urbains.

Nous ne sommes, ni nous, ni bien d'autres comme nous, opposés au progrès; nous y applaudissons des deux mains. Trop longtemps nous sommes restés en arrière des villes du Nord et de l'Ouest, et il n'est pas un habitant sensé de la Nouvelle-Orléans qui n'assiste avec joie aux transformations qui s'opèrent, chaque jour, dans nos moyens de locomotion. Le transit rapide est un bienfait incontestable; mais rien ne justifie les abus que se permettent certains entrepreneurs.

D'abord, il y a, dans le premier district, par exemple, des rues où l'on n'eut pas dû permettre l'établissement d'une double voie. Ces rues ne sont vraiment pas assez larges. La circulation des voitures ordinaires y est presque interdite, et s'il y avait déjà obstruction sous le régime des cars à mulets, la situation devient plus grave encore, depuis l'introduction des cars électriques.

Mais le mal est fait, paraît-il, et il est à peu près impossible de le réparer.

Soit, n'en parlons plus. Mais pourquoi obstrue-t-on certaines rues étroites de piles de bois, sans nécessité, un mois ou deux avant que les ouvriers ne commencent leurs travaux. Pourquoi ne pas apporter ces piles de poutres et de planches qui sont un obstacle à la circulation, sur un ou deux blocs, juste au moment où les travailleurs y vont éventrer la voie ? Il y a là une incurie inconcevable de la part de ceux qui ont accordé la concession, et un sans-façon que nous concevons encore moins, de la part des entrepreneurs.

En fait, la rue Bourbon est toute bouleversée d'un bout à l'autre, depuis nous ne savons combien de temps. Nous n'en voyons vraiment pas la nécessité.

Pourquoi encore la rue Royale, où les travaux ne sont même pas commencés, est-elle encombrée d'énormes tas de matériaux, poutres et planches, jetés pêle-mêle d'un côté de la rue, empiétant à droite sur la chaussée, à gauche sur le trottoir, et pouvant à tout moment, surtout la nuit, occasionner de graves accidents ? Et voilà un mois que cela dure—nous le disons, encore une fois—sans aucune nécessité. Ne vaudrait-il pas cent fois mieux concentrer tous les travaux sur un bloc ou deux ? puis, l'œuvre une fois achevée, passer à deux autres ? C'est ainsi que les choses se pratiquent partout ailleurs. Pourquoi en serait-il autrement parmi nous ?

Lettre d'un Anglais de Tananarive.

Le *Daily Graphic* a publié il y a quelques jours, une correspondance de Tananarive.

Tout a été tranquille ici, écrit le correspondant anglais, comme s'il ne s'agissait pas de guerre.

Les Européens sont traités avec égards.

Un Français s'est présenté ici, l'autre jour, mais, ayant été reconnu, il voulut se faire passer pour Anglais; cela ne lui réussit pas et il reçut ordre de partir pour Tananarive. Il ne fut pas autrement molesté.

Après quelques notes sur le bombardement de Tamatave et la mort de M. Sornay, le correspondant ajoute :

"Très peu de personnes ici parlent anglais et quelques-unes qui se servent de cette langue sont des Français qui s'enregistrent comme sujets anglais pour des raisons politiques; mais s'ils sont découverts, ils seront traités comme espions."

Il n'y a que trois Anglais dans l'armée des Hovas; le colonel Shervington, le capitaine Hall et le lieutenant Weldon.

Chaque courrier apporte de nombreuses offres de service d'officiers qui désirent se battre ici, et si cela était utile le colonel Shervington pourrait compter sur des centaines de ses amis qui ont jadis combattu avec lui, mais il n'en a pas besoin.

Nous croyons tous et nous espérons qu'une solution pacifique est possible, sinon tout à fait probable.

A part l'extermination d'une race inoffensive et intelligente, la France ne peut retirer aucun avantage de son expédition. Les pertes en hommes ne seront pas compensées par une occupation forcée. Que la France modère ses conditions, elle obtiendra tout ce qu'elle voudra.

Le correspondant met l'opinion en garde contre les nouvelles à sensation qui parviendraient en Europe par voie de l'Ile Maurice.

Quant à Tananarive, de vastes champs de riz la protègent à l'est et à l'ouest jusqu'aux montagnes; on peut inonder ces champs à volonté et dans ces conditions l'armée envahissante ne pourrait atteindre la capitale qu'avec de grandes pertes de temps et d'hommes.

Une Enquête franco-allemande.

La plus vaillante et la plus curieuse de toutes les jeunes revues, le *Mercure de France*, a eu l'idée de s'unir à la *Nouvelle Revue allemande*, pour poser à un certain nombre de personnalités françaises et allemandes la question suivante que les derniers événements de politique internationale mettent au premier rang de l'actualité :

"Toute politique mise de côté, êtes vous partisan de relations intellectuelles et sociales plus suivies entre la France et l'Allemagne, et quels seraient, selon vous, les meilleurs moyens pour y parvenir ?"

Les savants, les économistes, les écrivains, les sociologues, les professeurs, écrit M. Jules Huret, ont donné leur opinion; mais les professionnels de la politique se sont abstenus.

Et, dans le dernier numéro du *Mercure* qui vient de paraître, on peut lire les thèses françaises de MM. Melchior de Vogüé, Mirbeau, Barrès, Allemane, Berthelot, Hervieu, Maeterlinck, Rosny, Ribot, Wyzewa, Jean Grave, Kahn, Bernard Lazare, Mallarmé, Adam, etc., etc., de même que les thèses allemandes de MM. Bebel, chef du parti socialiste allemand, Hauptmann, Spielhagen, Adolf Wagner, le célèbre professeur de Berlin, Haeckel, le grand savant de l'Université d'Iéna, etc., etc.

Les avis sont partagés, comme on va voir....

M. Anatole Leroy-Beaulieu dit :

....A mon sens, aucun doute : la France et l'Allemagne ont tout intérêt à un rapprochement intellectuel. Les souvenirs de la guerre ne doivent pas nous arrêter. Pour nouer des relations spirituelles, des relations d'art, de science, de philosophie avec l'Allemagne, nous n'avons point besoin de renoncer à nos souvenirs et à nos espérances.

....Nous avons intérêt, à tous égards, à connaître l'Allemagne, qui est restée et qui restera une grande nation. N'ayons point la petitesse des bouderies moscquines. Ne voulant pas faire la guerre des armes, n'ayons pas l'air de faire, dans la presse ou au théâtre, une guerre de piqûres d'épingle.

Peut être serait-il utile de fonder une Société d'études allemandes, comme nous avons déjà une Société d'études italiennes. Je suis convaincu, quant à moi, que tout ce qui nous rapprochera de l'Allemagne nous servira intellectuellement, et même politiquement.

Que les "jeunes" ne craignent donc pas d'aller à l'Allemagne. Qu'ils se défendent seulement de la copier, et qu'ils se gardent d'en rapporter deux choses presque également pernicieuses pour nous : le césarisme et le socialisme.

Et M. Berthelot :

Je suis partisan des relations intellectuelles et sociales les plus étroites possible entre les peuples civilisés et spécialement entre la France et l'Allemagne; chaque nation doit conserver dans ses relations son originalité et son caractère propre, en s'efforçant toujours de devenir meilleure par la connaissance et l'assimilation des bonnes qualités de ses voisines. C'est dans cet esprit que je me suis tenu constamment au courant des découvertes et des idées allemandes, et que j'ai cherché à conserver les meilleures relations avec les savants germaniques; leur sympathie, en général, ne nous fait pas défaut.

Mais les relations ne peuvent devenir tout à fait intimes qu'à une double condition, à savoir que chaque nation renonce à toute prétention de prépotence intellectuelle ou autre sur ses voisines, et que l'Allemagne cesse de proclamer dans le monde le droit antique de la force et de la conquête, et qu'elle restitue aux populations annexées par la violence le droit moderne de choisir leur destinée. C'est l'abus qu'elle a fait de ses victoires qui entretient l'antagonisme des peuples et qui menace l'avenir de nouvelles catastrophes.

M. Paul Hervieu répond que la haine de peuple à peuple lui paraît, entre autres aspects, "profondément inutile, même en temps de guerre"; par conséquent, encore davantage en temps de paix. Pour longtemps encore, toute la question se résumera en ceci : être fort. Pour cela, il n'est pas besoin de haine; devenons froidement les plus forts. Et il trouverait "décent et louable un progrès dans les relations intellectuelles et sociales entre la France et l'Allemagne."

M. Octave Mirbeau déclare :

Non seulement je suis partisan de relations intellectuelles et sociales entre la France et l'Allemagne, mais je déplore profondément qu'elles ne soient pas plus suivies.

Français et Allemands il est clair que nous aurions grand profit à nous connaître autrement que par des rapports d'espions. Mais comment faire pour y parvenir ? J'avoue que je ne le sais pas bien....

M. Paul Adam propose "une alliance coloniale germano-franque" pour commencer : ce serait déjà la certitude d'une trêve européenne, et l'orgueil officiel de l'un ou l'autre pays n'aurait pas même l'occasion d'un froissement."

M. Henri de Régnier trouve que les relations de la France et de l'Allemagne sont suffisantes :

Que nous vaudrait un accord plus intime, sinon d'entendre, au concert Lamoureux, l'*Hymne à Ægir*, de voir, au Champ de Mars, un tableau de l'empereur d'Allemagne, ou de l'écouter faire une conférence à la Bodinière ? Ce serait des faits curieux et rien de plus.

M. Th. Ribot, professeur au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*, écrit :

Je suis partisan, autant que personne, des relations intellectuelles et sociales *les plus intimes* avec l'Allemagne. Je fais souvent usage des travaux de ce pays, et, en ce qui me concerne, je ne peux qu'y admirer le dévouement à la science, l'abnégation et la patience pour des recherches ingrates ou ignorées.

Des traductions ou des exposés critiques me semblent la voie la plus simple et la meilleure pour resserrer les liens.

Le dix-septième siècle, malgré les guerres incessantes que vous savez, laissait planer au-dessus d'elles cet idéal de la culture intellectuelle qui s'appelait "la République des lettres". A deux cents ans de distance, ferions-nous moins ?

M. Téodor de Wyzewa partage l'avis de M. de Régnier :

Non, je ne puis croire qu'il y ait aucun avantage pour la France à entretenir avec l'Allemagne des relations intellectuelles plus suivies. Je ne vois absolument pas ce que la France y gagnerait.

....Et je vois très nettement, en revanche, combien de dommages a déjà causés à l'esprit français l'influence allemande, depuis vingt ans qu'elle sévit librement, constamment, démesurément, sur lui. Elle a failli lui faire perdre les plus précieuses de ses vertus, son besoin d'ordre et de clarté, son instinct d'élégance discrète, et ce goût de la perfection de la forme qui de jour en jour s'en va faiblissant parmi nous....

Plus loin, il ajoute :

Il n'y a pas jusqu'à mon glorieux maître Richard Wagner, dont l'influence n'ait été détestable sur nos musiciens. Nos peintres ont désappris la couleur : en Provence, ils peignent *gris*, comme s'ils avaient dans les yeux les brouillards de Brême. Et pour ce qui est de la langue française, voyez en quel charabia, tout embrumé et déteint, on est en train de nous la changer. L'influence allemande, en vérité, se passe bien de nos encouragements. Voici que nos boulevards ne sont plus qu'une enfilade de brasseries; nos marchands de tabac ornent leurs devantures d'images égrillardes et de verroteries, à la manière de nos confrères d'outre-Rhin; et les filles elles-mêmes, au Moulin-Rouge, commençaient à s'attifer avec la lourdeur et le mauvais goût berlinois, il y a deux ou trois ans, lorsque j'ai eu pour la dernière fois l'occasion de les voir.

Enfin, M. Melchior de Vogüé soutient cette thèse originale et sûrement inattendue des promoteurs de l'enquête : la restauration du vieil esprit militaire :

Si vous avez le désir, que je partage, de rendre plus normales nos relations intellectuelles et sociales avec l'Allemagne, efforcez-vous d'abord de restaurer le vieil esprit militaire; celui qu'on appelle un legs des âges barbares, dans les articles et les discours où l'on parle congrûment du progrès modéré. Jadis, on se battait; les armes aussitôt déposées, et jusqu'au moment prochain de les reprendre, les rapports entre adversaires redevenaient faciles, courtois et naturels, parce que la guerre apparaissait comme une fonction naturelle de la vie nationale.

Aujourd'hui, tous vos efforts ne prévaudront pas contre les haines permanentes de peuple à peuple qui nous ramènent à la condition des tribus sauvages. C'est un merveilleux progrès de la civilisation. Aujourd'hui, votre idée si simple paraîtra à beaucoup une défaillance; maintenir une paix haineuse est un admirable accommodement de conscience pour le patriotisme en pantoufles. Votre idée ne sera parfaitement comprise que par notre corps d'officiers; nous la voyons familière à l'empereur allemand, parce qu'il est, avant tout, un soldat. Pour les autres, pour ceux que le cliché No 31 appelle "les hommes de progrès pacifique", je crains bien qu'ils taxent votre consultation de scandale antipatriotique.

Quant aux Allemands, leurs thèses sont plus grises et beaucoup moins pittoresques, à part celle de M. Bierbaum, qui dit :

Dans l'antiquité héroïque, les peuples envoyaient messieurs les rois devant le front de bataille (une façon très recommandable de faire la guerre) et les faisaient s'assommer et s'écorcher selon les règles de l'art. Pour notre pacifique malheur, nous avons délaissé cette méthode héroïque et excellente, nous avons *déshéroïsé*, c'est-à-dire démocratisé la guerre, et nous nous étranglons plus que de temps en temps, en masse, selon des procédés industriels. Cela est brutal, bête et laid.

M. Hauptmann n'a pas d'opinion : "Pour rapprocher la France et l'Allemagne, dit-il, peut-être suffira-t-il de le désirer vivement !...."

M. le docteur Lieber souhaite : *les Etats Unis d'Europe*, qu'il préconise depuis longtemps au Reichstag allemand.

M. Adolf Wagner, professeur à l'Université de Berlin, veut bien que la France et l'Allemagne se rapprochent, mais il ajoute :

Aucun Allemand qui mérite ce nom ne peut considérer sans méfiance et sans protestation sévère les Français avides de revanche. Il n'existe pas pour nous de *question* d'Alsace-Lorraine : elle a été définitivement résolue par la guerre de 1870 et le traité de Franfort. Et, avec son affirmation que tous les corps d'armée allemands resteraient sur le champ de bataille plutôt que de laisser ébranler la paix de Francfort, l'empereur Guillaume II a, sans distinction de parti, tout son peuple derrière lui.

M. Richard Dehmel propose cinq mesures différentes :

1. Une entente des deux peuples sur la libération de l'Alsace-Lorraine, transformée en un Etat intermédiaire, analogue à la Hollande, la Belgique et la Suisse;
2. Une entente des deux peuples sur un désarmement général en Europe et une transformation complète du service militaire actuel;
3. Une révolution démocratique en Allemagne;
4. Une révolution aristocratique en France;
5. Quelques siècles de patience.

Faut-il donc tant de siècles pour libérer une province qui ne demande que cela ?....

Précautions contre l'invasion de la Fièvre Jaune.

Pauvre île de Cuba ! La voilà non-seulement en proie aux horreurs de la guerre; mais elle est en plus menacée des horreurs de la Fièvre Jaune.

L'arrivée, à l'époque actuelle de l'année, de plusieurs milliers de soldats espagnols, non acclimatés, ne peut que fournir un terrible aliment à l'épidémie. Ajoutez à cela qu'une foule de gens qui fuient le théâtre de la lutte, courent chercher un refuge à la Havane et en l'encombrant, y redoublent les dangers, déjà trop imminents.

De là, pour les officiers des différentes quarantaines des Etats-Unis, la nécessité de prendre des précautions toutes spéciales pour préserver l'Union de l'invasion de la terrible fièvre.

Ils y sont d'autant plus obligés que déjà, dimanche dernier, les médecins de la Station de New York, ont dû ordonner le renvoi à la quarantaine d'un navire où un chauffeur avait été enlevé par un mal dont les symptômes étaient plus que suspects.

On ne saurait assez applaudir aux mesures que prennent, en ce moment, le service quarantenaire et le chirurgien-général de la marine Wyman. Dieu préserve l'Union d'un pareil fléau.

On sait que les trois stations principales pour la fièvre jaune sont établies à Blackbeard Island, près d'Aberdeen, Georgie; à Dry Tortugas et à l'Ile-aux-Vaisseaux.

Grattés et Contents.

M. NAÏF, *passant devant la mairie de Toulouse et entendant des cris à l'intérieur.* —Oh ! oh ! qu'est-ce ceci ? (*Il entre et surprend un employé de la mairie en train de gratter un électeur.*) Holà ! holà ! quelle infamie ! Peste soit le coquin de gratter ainsi les électeurs. (*Il les entraîne tous deux au palais de Justice, où l'employé de la mairie est assis au banc des accusés et l'électeur au banc du jury.*)

L'ÉLECTEUR.—Et si je veux qu'il me gratte, moi ?

M. NAÏF.—Pourtant, c'est contraire aux usages.

L'ÉLECTEUR.—De quoi vous mêlez-vous ?

M. NAÏF.—J'ai tort.

L'ÉLECTEUR.—Est-ce là votre affaire ?

M. NAÏF.—Ancunement.

L'ÉLECTEUR.—Voyez un peu cet impertinent qui veut empêcher les employés de mairie de gratter les électeurs !

M. NAÏF.—Je rétracte ma déposition.

L'ÉLECTEUR.—Mêlez-vous de ce qui vous regarde !

M. NAÏF.—Je ne dis plus mot !

L'ÉLECTEUR.—Il me plaît d'être gratté !

M. NAÏF.—D'accord.

L'ÉLECTEUR.—Ce n'est pas à vos dépens.

M. NAÏF.—Il est vrai !

L'ÉLECTEUR.—Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire ! (*Il prononce un verdict d'acquittement à l'unanimité.*)

M. NAÏF, *se tournant vers l'employé de la mairie.*—Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur.... Faites, grattez, fatisez, tuez comme il faut les électeurs; je vous y aiderai, si vous le voulez !

L'EMPLOYÉ.—Il ne me plaît pas, moi !

M. NAÏF.—Ah ! c'est une autre chose !

L'EMPLOYÉ.—Je veux gratter si je le veux et ne veux pas gratter si je ne le veux pas.

M. NAÏF.—Fort bien.

L'EMPLOYÉ.—Ce sont des électeurs modérés et non pas des radicaux.

M. NAÏF.—Sans doute !

L'EMPLOYÉ.—Je n'ai donc que faire de votre aide !

M. NAÏF.—Evidemment !

L'EMPLOYÉ.—Et vous êtes un impertinent de vous ingérer dans les affaires d'autrui. (*Il lui intente un procès en diffamation.*) Apprenez que Ledru-Rollin a dit qu'entre l'électeur et l'élu il ne fallait point mettre le nez d'un juge d'instruction....

STÉPHANE.

Conflit terminé.

Le conflit qui avait éclaté entre le Brésil et le Portugal est enfin terminé, sans qu'il y ait eu autre chose qu'une effusion d'encre répandue dans des notes diplomatiques dont l'Angleterre s'est faite l'intermédiaire. Le président de la République brésilienne a déjà nommé le représentant du pays auprès de la cour de Lisbonne, et il a fait choix pour cela d'un modéré, M. Assis Brasil. Les journaux jacobins de Rio-de-Janeiro publient à ce sujet des articles furibonds, mais l'opinion publique a tourné. Les Portugais ne sont plus pourchassés dans la capitale de l'empire qu'ils ont fondé et qui est le grand reflet colonial de leur civilisation. Les hostilités systématiques dont ces *ascendants* ont été victimes depuis quelques années au Brésil sont presque criminelles, car c'est la même race et c'est la même famille ethnographique. Le nouveau président, M. Prudencio Moraes, répare, autant qu'il est en lui, les fautes commises par ses prédécesseurs, et son autorité, purement civile, tend à rétablir la légalité que les maréchaux révolutionnaires avaient affecté de traiter à la hussarde.

Un jour d'audience, plusieurs conseillers dormaient et d'autres parlaient entre eux un peu trop haut; M. de Harlay, premier président, dit :

—Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hotel Grunewald.—A Putzel, H T Throsby, R H Blake, Mme W P Starke, Julia A Reed, N Y; Mme Dickson, Portland Me; E E Orvis, Owensburg, Mich; E W Potter, Memphis; L Parker, Nashville; Mme W W Davis, Mlle Davis, Blairsville, J Herman, ville; D A Janhet et femme, Houston, Tex; Jno J Philben et femme, Chicago; A Pauling, Milwaukee; L B Butts, Chicago; W K Cole; C A Ray, Louisville; W A Boot et femme, Capt McFarlain et D, Portland; Mme L W O'Connell, Pascagoula; I P Sheldon, Boston; Dan Hawpins, St-Louis, Mo; Mme Stone, St-Paul, Minn; A S Kahn, Louisiane; H L Pills, New York; H F Dow et femme, H Schalzee, Sioux City, Iowa; J Campbell, F E Coyne, Chas Treculo, Chicago, Ill; H S Davis, Jeres, Espagne; Mme M J Waring, Brooking, S D; E F Williams, Ravenswood; Geo C Youle, Chicago, Ill; W B Stevens, New York; M Lalepauder, St-Louis; M Hyman et femme, Alexander; H Wilson, Mlle Kate Wilson, Mme Fannie Short, Bonville, Miss; H L Wilson, Houma, La; C H Reddock, Lac.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Li Hung Chang.

Presse Associée du Sud.

Londres, 3 avril—Une dépêche de Shimonoseki au *Central News* annonce que l'état de santé de Li Hung Chang continue à s'améliorer et que les négociations de paix, interrompues après l'attentat ont été reprises.

Une dépêche de Shang Haï dit : qu'aucun rapport de combat à Formose n'a été rapporté.

La croyance générale est que la Chine a l'intention de céder l'île; la perspective de paix est satisfaisante.

Lord Roseberry.

Presse Associée du Sud.

Londres, 3 avril—Le Cabinet s'est réuni à onze heures aujourd'hui sous la présidence de lord Roseberry.

Le premier ministre est pâle, mais il est beaucoup mieux pourtant qu'au moment de la dernière réunion.

M. Hanoteaux répondra.

Presse Associée du Sud.

Paris, 3 avril—Il est annoncé au Sénat, cette après-midi, que M. Hanoteaux répondra aux déclarations faites par Sir Edward Grey ces jours derniers à la Chambre des Communes.

Le *Rappel* publie une dépêche de St-Louis, Sénégal, en date du 2 avril, annonçant que le chef africain Samory a pris le fort de Kong et que la colonne sous les ordres du colonel Monteil se trouve dans une position critique.

Le Procès du Marquis de Queensbury.

Presse Associée du Sud.

Londres, 3 avril—La cour criminelle Centrale, l'ancienne cour Buley, était remplie de spectateurs, bien avant l'heure de l'ouverture de l'audience, à 10 heures et demie, accourus pour assister au débats du procès intenté par Oscar Wilde, pour libelle, au marquis de Queensbury.

Le juge Collins a pris place au tribunal à l'heure exacte et l'affaire a été appelée.

La poursuite est conduite par Sir Alfred Clarke, Q. C. M. P.; le marquis de Queensbury est défendu par Edward H. Carson, Q. C. M. P.

L'avocat Besley suit les débats au nom de lord Douglas.

Oscar Wilde, portant un pardessus bleu clair, est entré dans la salle en compagnie de son avoué, M. Humphreys. Il a constamment gardé un air indifférent malgré tous les regards portés sur lui, et s'est assis en avant de Sir Richard Clarke.

Le marquis de Queensbury est entré, et aux questions d'usage a répondu non coupable, ajoutant que le soi-disant libelle était réel, mais n'avait été fait que dans l'intérêt de la moralité publique.

Sir Alfred Clarke, en ouvrant les débats, a passé en revue les témoignages reçus à la Cour de police, basant ses arguments sur la carte écrite constituant le libelle.

Cette carte allègue que Wilde est immoral.

Il a été remarqué, dit l'avocat, que cette carte n'accuse pas d'une offense spéciale, mais la gravité du cas est dans le fait que la calomnie embrasse une longue période d'années.

Le marquis de Queensbury, ajoute Sir Alfred Clark, a également accusé Wilde d'avoir engagé un grand nombre de messieurs à commettre avec lui des offenses graves. Plusieurs de ces messieurs seront appelés pour démentir ce que pourra dire le marquis dans son témoignage.

A ce moment le marquis de Queensbury qui se tenait assis les poings fermés et les yeux étincelants dirigés vers Wilde, a fait un mouvement comme s'il avait l'intention de l'attaquer, et il l'aurait fait sans aucun doute, si plusieurs personnes ne s'étaient pas trouvées entre eux.

Le Cabinet Anglais.

Presse Associée du Sud.

Londres, 3 avril—Les ministres se sont séparés à midi. On suppose qu'après l'ajournement une déclaration sera faite au sujet de la Présidence de la Chambre des Communes.

Nouvelles Américaines.

Les Elections.

Presse Associée du Sud.

Denver, Colorado, 3 avril—Les chiffres officiels montrent que la liste Républicaine avec T. S. McMurray, pour maire, a été élue par une majorité de 3,500 à 4,000 voix.

Howard, candidat à la place de maire sur la liste des "Payeurs d'impôts," a été battu dans son propre precinct par 70 voix. Les votants ont été exceptionnellement peu nombreux.

El Reno, Territoire d'Oklahoma, 3 avril—La fermeture du scrutin hier soir a terminé la campagne électorale la plus acharnée. Il est généralement admis que la liste Républicaine est élue.

Dallas, Texas, 3 avril—Des élections municipales ont eu lieu dans tout l'Etat du Texas hier. La question de parti a été écartée presque dans toutes les villes. La plupart des candidats n'affichaient aucun esprit de parti.

Dallas a élu maire Frank Holland, et un conseil municipal de démocrates. Ce parti est également victorieux à Fort Worth et à Waco.

Chicago, 3 avril—Une dépêche spéciale de Détroit, Michigan, dit que les résultats de presque tous les comtés indiquent que le juge Moore (républicain) est élu membre de la Cour Suprême par 36,000 voix de majorité. Bakerfield et Hackley, sont nommés directeurs de l'Université de l'Etat par 36,500 et 38,000 voix de majorité.

L'amendement à la Constitution tendant à l'augmentation des salaires des fonctionnaires de l'Etat a été repoussé par les trois quarts des votants.

La majorité de Milnes, élu représentant au Congrès, est de 1,115 voix sur son concurrent démocrate Todd. Burrows avait obtenu une majorité de 11,000 voix aux élections précédentes. Dans le dixième district sénatorial, Smith, du comté de Jackson, a obtenu une majorité de 1,250 voix.

Le résultat du scrutin des comtés de l'intérieur montrent une augmentation remarquable du vote républicain; si cette augmentation est la même partout, Moore obtiendra une majorité de 60,000; elle est déjà de plus de 50,000.

Chicago, 3 avril.—George B. Swift, candidat républicain, est élu maire de Chicago; il a obtenu 41,110 suffrages de plus que son concurrent Démocrate Frank Wanton.

Le candidat des Populistes, le docteur Holmes, a réuni 14,000 voix; un peu moins de la moitié des suffrages obtenus par le parti aux élections de l'automne dernier.

Adam Wolfe, Républicain, est élu Trésorier de la ville. Majorité, 44 288.

J. R. B. Vancleave, Républicain, est nommé Sécrétaire de la mairie. Majorité, 44,643.

Roy O. West, Républicain, avocat de la ville, majorité de 21,809.

La loi du Service Civil est adoptée à une majorité de 45 570 voix.

Vingt-deux membres du Conseil municipal sont élus. Dix-neuf sont Républicains et trois Démocrates.

St-Louis, Mo, 3 avril—Les résultats des élections tenues hier dans le Missouri indiquent un nombre de votants inférieur à celui qui a été enregistré depuis plusieurs années.

Dans beaucoup de villes et de bourgs les listes républicaines ont été élues par des majorités surpassant le vote de la dernière élection de Springfield, lorsque sept candidats démocrates sur huit ont été élus.

A Macon, à Lebanon, à St Charles, à Boonville, à Carthage et à St Joseph, tous les républicains sont nommés.

Les démocrates ont remporté une victoire complète à Moberly, à Poplar Bluff, à Paris et à Salem.

A Jefferson City, à Sedalia et en d'autres villes importantes de l'Etat, les élus sont également divisés entre les deux partis.

A St-Louis, vingt-neuf des trente-quatre candidats Républicains au Conseil municipal sont élus, par une majorité s'élevant en moyenne à 10,000.

Mesures de précautions contre la fièvre jaune.

Presse Associée du Sud.

Washington, 3 avril—Les fonctionnaires chargés du service des Quarantaines et de la Santé Publique veillent avec attention à prévenir l'importation de la fièvre jaune aux Etats-Unis.

L'attention apportée est démontrée par l'action des fonctionnaires de New-York qui ont ordonné, dimanche dernier, au steamer Portugnez Prince, de retourner à la quarantaine pour être désinfecté, parce qu'un chauffeur est mort dans des circonstances suspectes avant d'arriver à Santos. Et cette mesure a été prise malgré une patente de santé des autorités de Santos et du consul des Etats-Unis à cet endroit.

La saison régulière de quarantaine commence le premier mai. Toutes les stations seront parfaitement équippées, et chacun des trois ports de refuge pour les navires est sous la charge d'un médecin expérimenté, assisté d'un personnel qui a eu à combattre la fièvre jaune dans le passé.

Les trois grandes stations de quarantaine sont les suivantes :

Station de l'Atlantique-Sud, à l'Ile Blackbeards, dans le détroit de Sapello, près d'Aberdeen, en Georgie.

Station du Golfe du Mexique, à l'Ile aux Vaisseaux, au large de Biloxi, Mississipi.

Station de Key